



La présence d'un passé de violences : mémoires et identités autochtones dans le Guatemala de l'après-génocide

Karine Vanthuyne. Presses de l'Université Laval, Québec, 2014, 62 p.

DANS *La présence d'un passé de violences*, Karine Vanthuyne aborde la question de la mémoire et des identités au Guatemala en contexte de quête de justice pour les crimes commis lors du conflit interne armé (1960-1996). Plus spécifiquement, l'auteure se penche sur le vécu des survivants de massacres dans deux communautés mayas du département de Huehuetenango et sur le travail de défenseurs de droits humains de deux organisations non gouvernementales (ONG). Rappelons qu'entre 1981 et 1983, l'armée guatémaltèque a perpétré 415 massacres de civils, dont 83 % étaient d'origine maya.

L'ouvrage s'appuie sur une double ethnographie pour analyser, d'une part, les efforts déployés par les ONG pour mobiliser les survivants dans la lutte juridique et, d'autre part, l'imaginaire de ces derniers. Cette méthodologie lui permet de contraster les discours et de faire apparaître les contradictions qui s'en dégagent.

Pour analyser ses données, l'auteure bâtit son cadre théorique sur la mémoire. En plus des études à propos du conflit interne armé au Guatemala, elle puise également dans la littérature sur l'Holocauste et l'apartheid sud-africain, ce qui enrichit ses réflexions et apporte une nouvelle lumière sur le cas guatémaltèque.

Comme le titre du livre l'indique, l'auteure s'intéresse à la charge historique du passé de violences portée par les survivants et à la façon dont ce

poids influe sur leur gestion identitaire. L'ouvrage offre d'abord une revue des principaux événements ayant eu un impact pour les deux communautés, depuis la Conquête et le Régime colonial jusqu'au conflit armé, et en particulier la période des massacres et de stratégie contre-insurrectionnelle mise en œuvre par le gouvernement.

À partir des années 1980, des organisations de victimes se forment, et dans les années 1990 certaines ajouteront à leurs revendications des demandes relatives à l'identité autochtone maya. Cependant, malgré les efforts qui ont mobilisé de nombreux groupes en vue des accords de paix, ceux-ci se sont conclus par une mise en échec des principales demandes, notamment par le choix de l'État de ne pas donner réparation à l'ensemble des victimes du conflit.

Le livre se centre sur le travail de deux ONG guatémaltèques, soit le Centre d'action légale pour les droits humains (CALDH) et l'Équipe d'études communautaires et d'action psychosociale (ECAP). Le CALDH s'est engagé, par le biais du litige stratégique, dans des procès emblématiques contre des hauts dirigeants guatémaltèques, dont un pour génocide et crimes contre l'humanité mettant en cause l'ex-dictateur Rios Montt. Dans le cadre de leur stratégie légale sur le cas de génocide du peuple maya, ces organisations ont voulu donner aux survivants une identité de victimes mayas. Pour ce faire, elles ont cherché à repolitiser les mémoires des victimes afin de contrecarrer le discours dominant voulant que celles-ci soient coupables et méritent d'être punies pour leur supposé soutien à la guérilla. Au-delà de la lutte contre l'impunité, le CALDH cherche aussi à atteindre une réconciliation de l'État à travers la démocratisation par le bas. Afin d'y arriver, l'organisation souhaite attribuer aux survivants une identité de citoyen. L'ECAP, quant à elle, s'est consacrée à déculpabiliser et dignifier les victimes en encourageant leur réidentification

maya comme identité culturelle et politique. Cette approche s'inscrit dans un processus plus large de décolonisation.

Ces transformations ne s'effectuent pas sans tension de la part des individus visés par les actions des ONG. Prenons le cas d'un survivant déclaré mort par l'un des membres d'une ONG du fait qu'il avait oublié les événements entourant le massacre de son village de même que le conflit interne. Pourtant, ce Guatémaltèque avait été actif avant et pendant le conflit dans différents processus, comme certaines initiatives d'autonomisation communautaire de même qu'un rapprochement avec la guérilla et, par la suite, une participation dans l'autre camp avec les patrouilles d'autodéfense civile (PAC). L'auteure explique le silence du survivant par son incapacité à concilier son parcours multiforme très actif avec l'identité de victime innocente qui est au cœur de la stratégie légale du CALDH et de sa lecture du conflit. N'étant plus en état d'agir comme témoin, le survivant perdait son identité de victime et son utilité aux yeux du travailleur de l'ONG, raison pour laquelle ce dernier le déclara « mort ». L'auteure invoque le concept d'éthique politique de l'anamnèse, conçu par Feldman (2004) lors de ses travaux sur la Commission Vérité et Réconciliation en Afrique du Sud, pour analyser ces fragments de récits et d'événements qui ne cadrent pas bien avec certaines structures normatives, comme celles des organisations de droits humains.

Cette histoire est représentative de la complexité des expériences du conflit armé. L'analyse que propose Vanthuyne permet d'apporter des nuances aux discours et actions des ONG qui mobilisent la question identitaire – mais sans toutefois discréditer leur entreprise de quête de justice – en mettant les zones grises sous la loupe anthropologique. Il en ressort donc un décalage entourant les identités de victime, de maya et de citoyen proposées par les ONG et leur réception mitigée auprès des survivants ciblés

par leurs actions. À titre d'exemple, rappelons le sentiment d'étrangeté que les survivants peuvent ressentir face aux cérémonies mayas célébrées lors d'événements organisés par les deux ONG. Ces rites recréés se veulent authentiques et vidés de toute trace coloniale, cependant les survivants ne se reconnaissent pas dans ces cérémonies qui cherchent à activer leur appartenance ethnique maya. En outre, selon l'auteure, la difficulté à s'affirmer maya s'explique également par la persistance, dans l'imaginaire des membres des communautés, du mythe colonial racial de l'« Indien » dominé.

D'autre part, Vanthuyne s'interroge sur les effets que les événements historiques ou plus récents ont eus sur les survivants. Elle soutient que, par des processus d'interconnexion, la violence politique, structurelle et symbolique a pénétré leur quotidien. Cette violence se manifeste à travers les souvenirs que les lieux et la géographie rappellent. Elle se vit également à même le corps et peut causer des symptômes physiques, que l'auteure appelle la mémoire incarnée. Enfin, cette « présence d'un passé de violences » peut aussi prendre la forme d'actions d'apparence paradoxale. Par exemple, l'auteure utilise le concept d'écologie de la peur développé par l'anthropologue indienne Veena Das (2007) pour analyser le sens de

rumeurs de type paranoïde circulant dans les communautés à la suite d'événements d'une extrême violence. C'est donc par la persistance de la violence et les stratégies de survie que l'auteure explique certaines actions prises par les survivants et qui semblent contradictoires, comme celle de voter pour le parti de l'ancien dictateur Rios Montt tout en étant partie prenante d'un procès contre lui. Ainsi le recours à des relations clientélistes serait une réponse immédiate à la situation d'extrême marginalisation socio-économique et géographique de ces communautés qui ont été laissées complètement à l'abandon par l'État.

Si le sujet est complexe et fait appel à des récits à l'occasion très douloureux, l'auteure réussit à atteindre le fragile équilibre entre la narration de ces faits immensément tragiques et leur analyse plus lumineuse, et ce, dans un langage fluide et précis. Bien que les entretiens effectués remontent aux années 2003 à 2006, l'analyse qu'en fait l'anthropologue est sans contredit éclairante dans le contexte actuel post-conflit et de quête pour la justice. De surcroît, en raison de la stagnation du procès contre l'ex-dictateur Rios Montt depuis 2013 et après la lecture du livre de Vanthuyne, on se questionne à savoir comment ont évolué les relations entre les survivants et les ONG et leurs stratégies.

D'autre part, la position privilégiée de la chercheuse comme accompagnatrice internationale pour un réseau de solidarité avec le Guatemala lui a donné une relation de proximité pour mener ses entretiens avec les survivants et les employés des ONG, tout en lui permettant d'observer les relations entre ces deux groupes d'acteurs. Bien qu'elle en fasse explicitement mention au début de l'ouvrage, on aurait aimé avoir une réflexion plus détaillée sur son double rôle (accompagnatrice-chercheuse) à la croisée même de la double ethnographie entre les survivants et les travailleurs des ONG qu'elle développe tout au long de l'ouvrage. De plus, pour retracer plus facilement le fil des histoires racontées, un tableau ou un schéma résumant la chronologie des événements liés aux deux communautés se serait avéré utile en guise de complément aux cartes en annexe.

Marie-Dominik Langlois
Département de science politique,
Université du Québec à Montréal

Ouvrages cités

- DAS, V., 2007 : *Life and Words: Violence and the Descent into the Ordinary*. University of California Press, Berkeley.
- FELDMAN, A., 2004 : « Memory theaters, virtual witnessing, and the trauma-aesthetic ». *Bioethics* 27(1) : 163-202.